

La lecture de la Bible, un enjeu d'unité

Elisabeth Parmentier

Le titre dit le programme : dans et entre les Eglises de la Fédération c'est la « lecture biblique » partagée qui importe, et pas seulement la Bible comme symbole, Bible fermée ou Bible brandie.

Non pas pour une « religion du livre », mais de la lecture, et avec l'accent de la Réforme : la lecture *communautaire*.

Une lecture communautaire pour reconnaître et accepter que si Dieu a des histoires avec les Eglises, elles ont en retour des histoires les unes avec les autres, pour « le meilleur et le pire ».

Ce n'est pas une accolade tranquille, car le lieu où bat le cœur d'une communauté est aussi celui où elle est la plus sensible. Les dissensions sont d'autant plus inévitables – mais les compétences pour les assumer aussi !

La FPF a pour vocation de manifester publiquement que les Eglises protestantes offrent des modèles de pensée, de méthodes et d'actions qui établissent des passerelles entre des convictions différentes.

Déjà la capacité de débat dans la différence est un signe fort dans une société qui a peur de l'altérité et qui tient souvent les religions pour des idéologies bornées. Montrer des lieux de lecture *partagée* de textes *religieux* démonte les reproches d'idéologie et génère des liens.

La question est simple mais périlleuse. Nous savons que la lecture de la Bible est notre unité – mais *voulons-nous lire ensemble* au risque des conflits ? Pour quelle unité qui préserve la diversité de nos Eglises, ni simplificatrice ni uniformisante ?

Mon insistance dans la suite sera : ne pas transiger sur la complexité de la lecture partagée et transmise aux contemporains. Ne pas se contenter de formules agréables et de lectures sélectives. La complexité dit la profondeur de l'œuvre de Dieu et la capacité de l'humain à s'y ouvrir. Montrer la complexité au lieu de l'estomper apporte la joie de la lecture biblique et des ressources pour affronter les complexités de la vie.

Cette tâche est urgente. Parce que l'histoire chrétienne a aussi justifié par des sélections bibliques les croisades, l'apartheid et l'oppression... et parce que l'histoire présente connaît des résurgences graves d'inhumanité. Aujourd'hui encore, dans une nation puissante dont le président prête serment sur la Bible (fermée), on peut

ouvertement se réclamer d'une appartenance *protestante* et de fierté raciste et suprémaciste – avec la bénédiction ecclésiale !

La Bible interprétée à partir de son centre nous « oblige » à nous opposer aux lectures déviantes. Eph 2/14 nous rappelle bien : « Car c'est lui notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, en détruisant le mur de séparation, l'inimitié », cette ouverture de murs donnée en JC nous engage à nous convertir les uns avec les autres. Ce n'est pas le chemin large d'une simple convivialité festive, mais le chemin ardu avec « l'autre », souvent en discussion vive, vers la lecture non égocentrée. Comme l'affirme Gérard Siegwalt, nous sommes « gardiens les uns des autres ».

Je tenterai ici 10 pas partagés pour approfondir l'unité : 5 pas de complexités, une ligne directrice, 5 pas de mise à l'épreuve.

- I. Unité dans la quête : 5 complexités humaines que nous partageons**

- II. Des réponses ecclésiales différentes dans un discernement qui ne simplifie pas la complexité**

- III. La tension constructive de théologies diverses mais unies : 5 mises à l'épreuve**

- I. Unité dans la quête : 5 complexités humaines que nous partageons**

Notre première unité partagée est la condition humaine ! Miracle d'exister et de penser, mais aussi connaissance « fragmentaire » (1 Co 13,9). La prendre en compte éclaire l'approche de la lecture biblique.

1. L'expérience de Dieu caché – l'énigme du silence

La foi est d'abord **expérience** du passage de Dieu. Expérience redonnée par les rédacteurs bibliques de mille manières : « Le Seigneur était là et je ne le savais pas ». Mais ce qui a brûlé le cœur reste en manque dans d'autres temps. La foi se vit entre « la fièvre et le silence », termes employés par Gérard Delteil dans le magnifique ouvrage « Par-delà le silence. Quand Dieu se tait » (2018). La Bible est d'abord une quête et non un compte-rendu explicatif. Non dans l'absence de Dieu, mais dans la non-immédiateté, l'inconnaissabilité, l'échec de réponses face aux malheurs, qui implique que la foi doit prendre en compte l'aporie, et « traverser ce silence comme débat que la foi porte en elle » (Delteil, p.53).

L'unité dans les lectures de la Bible a pour première complexité qu'elle n'est de l'ordre de l'évidence, mais une *brokenness* partagée, polyphonie fragmentaire d'expériences. Non un savoir tout constitué, non des « réponses », mais les explorations de l'espace de l'espérance chrétienne et de ses troubles. Ce n'est pas là affirmation pessimiste

mais fidélité biblique : car fondamentalement Dieu se montre « de dos » (Ex 33,18-23), et de « passage » (Pâques= le passage). Ce que l'expérience de foi saisit en un instant est encore une création confrontée au chaos, avec des humains qui persistent dans les réalités de violence. Ainsi toute lecture biblique se doit d'être consciente de ses limites...

2. L'opacité de textes et la tâche d'interpréter

... **Et pourtant** ! Et pourtant nous reconnaissons la venue de Dieu dans l'humanité.

La foi chrétienne réside dans cette tension : des humains ont écrit, avec leurs limites et leurs paroles humaines, *et pourtant* nous y rencontrons la « Parole de Dieu ». Non par décret ou par automatisme, mais parce que Dieu accorde au témoignage biblique la capacité de « parler » ... et ce malgré certains textes qui rebutent. Les obscurités de la Bible sortent celle-ci du prêt-à-porter de la pensée. Les lectures doivent être réfléchies « sur mesure », tant à partir des différences entre des rédacteurs que pour les destinataires divers. Le « patron » de cette création est l'« Evangile », couture et mesure de toute Eglise chrétienne, nouvelle du salut comme principe critique et fondement de lecture biblique.

La difficulté dans l'interprétation, à laquelle je reviendrai plus loin, est la complexité des niveaux. Qu'est-ce qui est décisif et qu'est-ce qui est second ? Qu'est-ce qui est « Parole de Dieu » éternelle, et qu'est-ce qui doit être réformé ? Les écrits sont parole conservée, mais son principe actif éclate les conteneurs. Mais jusqu'où en avons-nous l'autorité ?

Cette complexité multiplie les conflits d'interprétation. Mais il est impossible de dire qu'il faut tout laisser, prendre le sens littéral et ne rien changer, nous trahirions la Bible, qui montre elle-même des relectures. Le changement le plus important est déjà intra-biblique : l'appropriation des Ecritures du judaïsme par le christianisme. Interpréter est aussi la tâche humaine la plus immédiate, permanente et indispensable à la vie. La complexité ici est de présenter aux contemporains non des réponses et des prêt-à-penser mais des débats qui manifestent les aspérités des textes. Ces apports sont indispensables pour des personnes qui échouent dans la lecture biblique en y cherchant des preuves ou des assurances-tous-risques, et qui sont rebutés par les incohérences, scandalisés par les contradictions apparentes, ou ne trouvent pas des explications historiques ou scientifiques qu'ils imaginent. Les débats et la discussion – spécialité protestante – mettent au contraire à l'honneur la responsabilité des humains dans la tâche d'interpréter en lien avec le monde et ses difficultés.

3. L'ambivalence de l'être humain

Mais l'humain est-il vraiment si « capable » ? Les Réformateurs ont redit à frais nouveaux ce que l'apôtre Paul avait si bien compris : l'être humain est opaque à lui-même, tant que sa volonté demeure concentrée sur soi-même – ce qui signifie aussi que l'intelligence ne fait qu'augmenter la propension à des Ego-lectures. En Eglise aussi menacent les ego-ecclésiologies auto-justifiantes, ou des lectures influencées par d'autres priorités et loyautés.

La phrase de Luther à Worms « Me voici, je ne puis autrement », toujours citée sans sa suite : « Car ma conscience est captive de l'Écriture », n'était précisément pas une telle ego-lecture, mais celle qui le ré-orientait vers Dieu et l'empêchait de succomber à ses propres miroirs. Dans toutes nos lectures vaut le renversement fondamental : c'est Dieu qui nous interprète et non l'inverse...

Nos Églises ont pour cela développé des méthodes d'exégèse, des garde-fous de lecture. Nous ne pouvons pas nous contenter de lectures au premier degré, ni par ailleurs de lectures qui satisfont. Et les méthodes ne remplacent pas la finalité biblique qui est claire : l'amour de Dieu et l'amour du prochain – et aussi l'amour de « l'autre Église » comme prochain...

4. La vérité comme relation et non comme dépôt

Mais est-ce qu'en valorisant une diversité d'approches qui seraient légitimes on ne mine pas l'autorité de la Bible comme Parole de Dieu ? Où est alors la vérité ? Celle-ci ne saurait être la somme des approches ?

Nous avons le privilège de savoir où reconnaître la vérité : dans la personne et la vie de JC : « Personne n'a jamais vu Dieu. Dieu, le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a interprété » (*exégésazo*, Jean 1,18). Mais là encore, dans une « gloire » à reconnaître – et qui ne rend nullement caduque toute la révélation du Premier testament, bien au contraire.

Affirmer que la « vérité » de la révélation biblique est JC (« Je suis la vérité... ») implique que cette vérité n'est pas un concept mais une personne, et une vie. Impossible de dire la vérité d'une personne, sinon dans la diversité d'histoires et de langages. La vérité affirmée par la foi chrétienne n'est donc pas un système de pensée abstraite ou une sagesse, mais une réalité historique et écrite. La dimension historique n'est pas ajoutée, mais en constitue le cadre et les conditions, ce qui rend la lecture historique indispensable, et en fait une aide pour d'autres époques – non comme application directe, mais pour repenser à frais nouveaux ce qui a été vécu. De plus, la vérité sur Dieu et sur l'être humain, dans sa complexité et ses apories, se dit dans des langages d'analogie et donc tout autant de non-analogie. Les textes disent le tout nouveau, l'impensé, mais dans des matrices de la mémoire. Ainsi la lecture est appelée de la littéralité historique vers l'expérimentation du nouveau.

Pour la « vérité » biblique, je préfère dire que la Bible *dit vrai* sur Dieu et sur son projet de vie, sur la grâce et la relation à l'humanité, plutôt que de dire « c'est la vérité » car aujourd'hui on entend par là une vérité argumentée et prouvable. Or affirmer que la vérité biblique est une personne (JC) et une relation (la foi) est-elle une relativisation de la certitude du salut et de l'œuvre de Dieu ? Non. Car ce que la Réforme a affirmé sous le terme de « certitude » (*certitudo*), qui est l'assurance confiante que nous sommes enfants de Dieu et déjà sauvés par le Christ, n'est pas dans nos mains mais réalisé hors de nos possibilités. Mais il nous reste l'autre partie du chemin : faire une confiance absolue comme celle des enfants qui se savent bien-aimés. Or marcher « par la foi » revient alors à faire confiance à la vérité de la relation que JC ouvre, par sa venue et sa résurrection, sans rechercher des preuves. Il ne s'agit donc pas dans les textes

bibliques de prouver scientifiquement ou historiquement tout ce qui y est dit – d’autant plus que s’y mêle le langage de la réalité historique et le langage symbolique.

Il est également important de distinguer ce qui est fondateur de la vérité biblique et ce qui est second : croire que la résurrection de JC est vraie est fondateur ; croire que la virginité de Marie fut perpétuelle est second, et n’y voir qu’une affirmation symbolique n’enlève pas la foi. C’est pourquoi les catéchismes et les textes œcuméniques, qui précisément clarifient et distinguent les fondements des affirmations secondes sont d’une grande aide.

Un exemple : les récits de miracles sont-ils vrais ? Il est possible d’avoir une foi sans interrogation qui dit oui sans hésiter. Mais il est aussi possible de lire un tel récit comme un langage symbolique, et dans ce cas demander : qu’est-ce que cela veut signifier (faire signe) ? Cela peut signifier que tout est possible à Dieu. Ainsi celui qui croit sans hésiter et celui qui y voit un langage symbolique peuvent établir la passerelle entre eux et s’accorder pour dire : ceci veut dire que tout est possible à Dieu. Les lectures se rejoignent, et tenir la tension entre une lecture « littérale » et une lecture « libérale » revient à dire : ma raison ne peut pas expliquer le miracle, et pourtant j’y apprends que tout est possible à Dieu. Au lieu que les uns condamnent les autres de ne pas être « assez » croyants.

De même, pour les récits de la création où l’on s’est étripé sur les 7 jours : plutôt que de se battre pour affirmer qu’ils s’agit de 7 jours à heure humaine ou d’un langage symbolique du chiffre 7 de la perfection, il serait plus constructif et plus juste historiquement de dire : ce que les rédacteurs en leur temps et avec leurs connaissances de l’époque ont vu et présenté comme une durée de temps datée en 7 jours est pourtant tout aussi compréhensible avec les connaissances d’aujourd’hui et la relativité de l’espace-temps, comme un temps symboliquement accompli et plénier. Et les deux lectures s’accordent sur ce qu’est vraiment le miracle de l’existence : une création astrophysiquement réglée à un degré de précision si absolue qu’elle ne peut pas être simplement fruit du hasard – et que l’esprit humain est capable de comprendre mathématiquement ! N’est-ce pas infiniment plus miraculeux que d’affirmer que ce sont 7 jours et pas un de plus ? Mais même pour quiconque se borne à y voir 7 jours de 24h, il est extraordinaire de constater que même dans ces temps si anciens, l’intuition du déroulement de la création ait pu être si précise...

5. Le lien solidaire et critique avec la société

La question la plus redoutable est le lien à la société : dans une culture dominée par d’autres convictions, comment demeurer dans la fidélité à l’esprit de la Bible ? Nous avons pour cela des pôles traditionnels : les confessions de foi, les catéchismes, les synodes. Mais seulement deux sont encore acceptés aujourd’hui : la conscience personnelle et les influences du contexte culturel.

En protestantisme c’est le plus souvent l’interprète individuel qui ‘se’ choisit les textes et les interprétations qui correspondent à ses aspirations et à ses modèles culturels, devenant ainsi lui-même l’autorité qui guide la Bible. La lecture communautaire y est

en échec. De même, **le contexte socio-culturel a toujours posé sa marque sur le vécu chrétien, et de nombreux groupes revendiquent « leurs » lectures comme « identités »**. Ces Ego-lectures individuelles ou communautaires peuvent être riches, si elles sont conçues en partage et non en « sens unique ». En l'absence de magistère ou d'autorités spirituelles partagées, les Eglises protestantes vont à leur division en succombant aux tentations de lectures identitaires.

II. Des réponses ecclésiales différentes dans un discernement qui ne sacrifie pas la complexité

Dans ces 5 complexités que nous partageons, nos réponses ecclésiales sont différentes- et précisément souvent polarisent.

Exemples : 1. Face au mystère et insaisissabilité de Dieu les Eglises historiques ont eu tendance à insister sur la traversée du silence et une théologie qui croit sans exiger des signes, les Eglises évangéliques au contraire affirment la visibilité des dons de l'Esprit saint et une foi qui interpelle Dieu ; 2. Les héritières luthéro-réformées ont souligné les abîmes dans la conscience humaine, alors que les Eglises confessantes ont insisté sur les capacités du croyant régénéré. 3. Dans la complexe interprétation du monde, les premières ont pris en compte les sciences et l'histoire pour le discernement, les secondes une lecture biblique au -delà des temps.

Comment une unité serait-elle possible ?

Le canon biblique est une matrice, en tant que réalisation d'unité dans la diversité « réconciliée », (adjectif du modèle d'unité promulgué par les Eglises de la Réforme). La matrice biblique inclut le débat de l'interprétation, dès le commencement. Le christianisme représente déjà la première forme d'interprétation et de réception des textes bibliques, dans la confrontation entre le judaïsme et le christianisme, et avec les réalités socio-culturelles de plusieurs siècles.

Le canon agit comme un espace de sens, dont le cadre donne forme à une liberté - mais une **liberté liée**. Car la révélation de ce Dieu-là est bien spécifique et toutes les interprétations ne sont pas valides. Ainsi l'affirmation de « L'Ecriture au centre » ne suffit pas et n'implique pas une lecture tranquille mais un dérangement.

Car le canon ne suffit pas pour la pratique de l'unité qui veut participer à la construction du Corps du Christ. Ce Corps n'est pas un simple côte à côte pacifié d'Eglises et de théologies diverses. L'exigence de l'unité est autre que le côte à côte, et ceci précisément parce que l'amour du prochain, qui est aussi l'amour de « l'autre Eglise », et le témoignage que nous en donnons autour de nous, nous presse : « laissez-vous réconcilier ».

L'unité n'est pas le modèle du compromis, ni un « juste milieu », ni un mixage du meilleur de chaque. La ligne que je voudrais défendre est une théologie soucieuse de la tension, du lien de tension qu'est le « pourtant », qui fait le pont : *il y a le mystère de Dieu et pourtant sa révélation au cœur du monde ; la résistance du monde et pourtant la gestation divine dans l'engagement humain.*

Une unité qui supporte la tension incite à ne pas se séparer même dans les conflits, mais à les considérer comme part de la crise de l'interprétation. Et dans la société,

défendre une posture au service de la complexité de la vie et non de « solutions » ou de propositions de facilité du croire. Voir le « pourtant » permet de démonter des divisions venant d'opinions déjà constituées ou de marqueurs identitaires pour lesquelles nous cherchons des justifications ou des explications bibliques.

Comment cette insistance sur la tension entre les pôles et le « pourtant », fondé dans le critère central de la vie, la passion et l'œuvre de Dieu en JC et l'accompagnement de l'Esprit-saint font-ils leurs preuves dans nos questions ? Il s'agit de les tester dans la mise à l'épreuve de 5 tensions.

III. La tension constructive de théologies diverses mais unies : 5 mises à l'épreuve

A partir des complexités reconnues, la lecture biblique nécessite d'être mise à l'épreuve : *pour quels effets, quels fruits, quelle postérité ?* Concrètement aussi pour la discussion de la Fédération : pour quelle unité, et dans quelles propositions pour des événements sur cette thématique ?

La tâche de témoins de l'Évangile est de *laisser l'œuvre de Dieu s'interpréter* à travers nos lectures – la *laisser s'interpréter* et non mettre à l'honneur « nos » lectures ou identités.

Je teste les effets de 5 tensions mises à l'épreuve de l'interprétation et du témoignage :

- **La tension mystère - révélation qui implique de témoigner de l'espérance biblique dans des langages de témoins mais non de promoteurs de succès**
- **La tension littéralité - interprétation qui implique un sens fondé dans l'histoire et pourtant neuf**
- **La tension expérience vécue - formulation raisonnée qui implique de faire place au vécu d'expériences spirituelles mais tout autant à la réflexion théologique**
- **La tension fidélité - nouveauté qui implique d'offrir des lectures bibliques dans la fidélité au sens mais la nécessaire infidélité au texte**
- **La tension identité - altérité qui implique de tenir nos postures confessionnelles en consolidant les passerelles de partage, de dialogue, de débat et de célébration partagée.**

1. Tension mystère - révélation : Témoigner de l'espérance biblique dans des langages de témoins mais non de promoteurs de succès

Dieu à l'écoute et pourtant non utilitaire – sauveur mais non sauveteur

La lecture biblique est mise à l'épreuve dans son autorité aujourd'hui. Alors qu'elle-même représente le renoncement à la puissance puisqu'elle ne manifeste pas Dieu

dans l'évidence. Il nous incombe de la considérer en tant qu'interlocutrice et non comme preuve pour une cause. Dans la première tension entre le mystère de Dieu et sa révélation « de dos », l'enjeu est de ne pas prendre la posture de « défense de la Bible », mais de la laisser déployer sa pertinence par la qualité de notre présentation, non par l'autorité d'un livre « sacré », pour « re-susciter » la rencontre avec Dieu.

Nous affirmons Dieu qui « entend » mais qui n'est pas « sauveteur ». Ce message est difficile avec les nouveaux médias qui veulent l'immédiateté. La foi qui résiste en l'absence de « signes » n'est pas vendable dans les médias qui font « sauter » d'une idée à l'autre. Nous offrons des *textes* à explorer et à approfondir, alors que les contemporains recherchent des affirmations claires et utiles.

Ne transigeons pas en remplaçant les textes. Car le rapport au texte, la descente en profondeur apporte l'apprentissage de la patience, de l'endurance, de l'espérance, l'apprentissage à reconnaître Dieu « de dos » dans sa propre vie, en lien avec les récits bibliques.

Ainsi il me paraît parfaitement légitime de dire que la Bible est « Parole de Dieu » et pourtant pas pleinement visible en tant que telle. Si je suis ce critère donné par Dieu lui-même à Moïse, qu'il ne sera visible que de dos et une fois passé, je peux dire : l'Écriture est bien Parole de Dieu, mais « de dos », non évidente comme telle dans sa pleine gloire, mais reconnaissable. La tâche humaine est donc de la « reconnaître » comme Sa Parole, et ceci à travers les paroles humaines des rédacteurs, avec leurs connaissances limitées et pourtant leur incroyable inspiration que Dieu passe au milieu de l'humanité.

Les partages bibliques à favoriser seraient des initiations aux niveaux différents de sens, et aux lectures de différentes époques. Et les liens avec la vie dans des interviews à plusieurs voix sur des textes.

Une expérience de sens et non une illumination directe

Une autre difficulté des langages bibliques est leur caractère analogique et imagé. Ne transigeons pas avec les langages d'analogie qui nous initient au « pourtant », les langages qui voilent tout en dévoilant. Il s'agit d'initier aux expressions chrétiennes qui sont des « condensés de sens » (ex : rhétorique sacrificielle comprise au 1^{er} degré comme sens littéral = contre-sens, par ex. pour Ep Hébreux). Le langage théologique « condensé » nécessite d'être compris dans son intention (par ex : « laver le péché par le sang du Christ » où la signification du sang n'est pas au premier sens mais représente sa *vie* donnée. « Laver par le sang », expression liée au judaïsme sacrificiel n'implique pas un sacrifice à un Dieu assoiffé de sang, mais l'alliance par le don. Remplacer sacrifice par don serait une infidélité de mot pour une fidélité du sens).

Les traductions bibliques commentées sont plus précieuses que des traductions qui estompent les complexités. Et je plaide aussi pour ne pas perdre le langage liturgique, qui est constitué de langages codifiés, à expliquer à différentes occasions. Tout

comme les cantiques classiques, plus riches en polysémie et qui méritent d'être repris, pourquoi pas en prédication liée à des textes bibliques ?

2. Tension Littéralité - interprétation : un sens fondé dans l'histoire et pourtant toujours parlant

Croire et pourtant interroger critiqueusement

Jadis l'unité dans l'interprétation entre les Eglises protestantes semblait impossible du fait de l'exégèse. Or l'opposition entre l'exégèse historico-critique et grammaticale est aujourd'hui dépassée par des recherches bibliques partagées.

Nous partageons en fait tout l'itinéraire, de quatre actions : **Croire – comprendre – interpréter – croire (pourtant)**.

Croire est l'expérience fondatrice. Aucune Eglise n'est née sans une expérience d'un « vécu » du passage de Dieu. Mais croire appelle à dépasser le stade sentimental pour apprendre à formuler la relation et sa fidélité. Si dans les temps amoureux, les amants n'ont guère besoin de se parler, dans les chemins du quotidien, l'amour demande à être compris et formulé pour se renouveler.

Comprendre est la raison d'être de l'exégèse, par respect pour le texte, pour le *comprendre* dans son contexte historique *et* grammatical. *Comprendre* est une démarche cognitive. Ses méthodes, comme la recherche historico-critique, mais aussi la sémiotique, l'analyse narrative, se concentrent sur ce que *le texte* exprime, sur la *mémoire qui a reconnu Dieu*. J'ai déjà souligné l'importance de la connaissance des contextes anciens, car les témoignages sont eux-mêmes histoire *interprétée*. Le comprendre n'enlève pas la foi mais approfondit la quête du sens. L'exégèse n'est pas la dernière étape de la lecture biblique, car il ne suffit pas de *comprendre* un texte, il faut *l'interpréter*.

Interpréter et pourtant croire

Interpréter est la mise à l'épreuve de la pertinence de ce que peut être la parole « de Dieu » aujourd'hui. L'interprétation met en corrélation avec d'autres sources, tout en maintenant la Bible comme fondement. Le sens « littéral » n'est pas enlevé, car il est l'ancrage et la mémoire. Mais l'interprétation demande à vérifier comment cette mémoire doit être relue et redite aujourd'hui. Et c'est la jubilation de trouver dans le texte plus que ce qui était soupçonné, et même au-delà de l'intention de son auteur.

Croire, à l'issue de l'itinéraire, n'est pas le retour au point de départ. La distance évite la domestication du texte, les projections de l'interprète ou les stéréotypes de la transmission.

Une question-test est : quel est l'effet de telle ou telle lecture ? Suscite-t-elle l'inhumanité, l'éloignement de la miséricorde, de la bienveillance, de la co-humanité ? Dans ce cas la lecture est déviante. Déterminante est la posture : la

Bible nous résiste. La finalité est d'être témoin et non propagandiste.

JC, fondement de la clarté de l'interprétation chrétienne, offre la Vie – et pourtant non une vie « réussie » selon les critères du monde environnant.

Les partages de lectures évitent les écueils des lectures orientées vers la *satisfaction* : soit de devoir satisfaire les contemporains dans leurs attentes (et donc de développer ce qui a du succès), en présentant JC comme « réussite » de la vie, soit de devoir rester accrochés au sens ancien (et donc des théologies de la conservation), soit des théologies qui comme de nombreux contemporains ne voient Jésus que comme modèle prophétique d'une histoire passée.

Il est possible de dépasser les conflits de méthodes par les études des intertextualités, soit bibliques, soit avec des lectures de la littérature, de films, de l'art, pour rendre accessibles les complexités de la vie humaine. L'enjeu est de ne pas se contenter du premier degré qui vérifie si le film est conforme au texte, mais de voir comment les fondements de la foi sont redits autrement.

Un exemple : *Le film Noah présente une lecture théologique qui montre très clairement l'enjeu. Il a été très critiqué dans les milieux américains évangéliques parce qu'il ne suit pas le texte biblique - or ce n'est là qu'un argument de premier niveau. A un niveau plus profond il est extraordinairement théologique, illustration même de ce qu'affirma l'apôtre Paul, dans Rm 7, 14-24 : « le mal que je ne veux pas faire je le fais ». Le bon père et bon croyant devient inhumain dans l'arche, quand il prend la place de Dieu dont il ne perçoit plus les signes ! Il n'essaie plus d'interpréter mais il se sent responsable de l'humanité, seul, il s'arroge la tâche de décider en l'absence de la volonté de Dieu qu'est-ce qui est bien (repeupler seulement avec des animaux et pas des enfants) et qu'est-ce qui est mal. Il est prêt à tuer pour faire régner ce que lui pense être l'ordre de Dieu ! Ce n'est pas l'infidélité, c'est l'excès de zèle du croyant qui fait sa perte ! L'excès de zèle, la pureté, la foi parfaite.... A fuir comme la peste, lourde tentation ! Vive l'apôtre Paul et l'apôtre Pierre qui nous gardent de l'infailibilité !*

3. Tension immédiateté - médiations : Le vécu d'expériences spirituelles et pourtant tout autant la réflexion théologique

L'Esprit-saint appellable et pourtant à discerner comme Esprit de Dieu

Une polémique lourde de la Réforme est aujourd'hui revécue : entre les « enthousiasmes » des Eglises qui mettent au centre les expériences directes de l'Esprit saint, et les Eglises qui structurent l'itinéraire de sens par les formulations doctrinales. Les polarisations et les exclusions mutuelles des époques passées n'ont plus à nous déterminer aujourd'hui. Car là aussi l'épreuve est celle de la tension : sans l'expérience, la doctrine demeure figée, mais l'expérience en elle-même est tant chargée d'ambiguïté qu'elle ne peut éviter le magisme, les superstitions, les déviances.

Une question très délicate : Croire au Saint-Esprit et se fier à son action fait partie de la foi chrétienne. Mais comment le reconnaître comme Esprit de Dieu et non esprit des humains (ou mauvais esprits) ? Ceci n'est pas aisé, car nous ne pouvons pas même toujours distinguer le bien du mal lorsque nous avons des décisions à prendre : qu'est-ce qui serait bon, qu'est-ce qui serait mauvais, dans ce cas comment pourrions-nous distinguer l'Esprit de Dieu ?

L'apôtre Paul donne pour critère décisif ce qui est au service de la construction et de l'unité de la communauté – et des communautés chrétiennes entre elles. C'est l'insistance sur leurs liens comme membres du Corps du Christ, qui ont besoin les uns des autres et qui ne devraient pas se mépriser ou se distancer. Tout ce qui construit le Corps dans son ensemble – et ceci devrait nous parler particulièrement en tant que FPF ! Non que chaque membre tire dans sa direction pour « se » développer au maximum sans avoir en vue les autres. Et à titre personnel, dans ma vie j'ai appris à comprendre que le critère est souvent d'être poussée là où je ne veux pas aller, où cela me paraît difficile et fatigant... c'est donc l'opposé des simplicités plaisantes.

Par ailleurs selon l'apôtre, l'Esprit doit être fiable et non recherche de surnaturel ou d'extase ou de preuves. La tentation des Eglises de répondre aux désirs de contemporains en recherche de sensations, ou de ritualités à la carte, personnalisées, nécessite un discernement : la finalité est-elle de gagner leur assentiment pour les attirer, à la manière d'un marché religieux, ou d'initier à la profondeur spirituelle ? Les lectures bibliques gagnent à être partagées aussi dans cet esprit d'une participation commune au Corps du Christ et non pour un faire-valoir de nos compétences.

Actuellement il nous faudrait travailler ensemble sur les besoins de guérison, les liens entre santé, guérison et salut, les récits de miracles qui sont d'abord orientés vers le salut (cf la parabole des 10 lépreux de Luc 17,11-19, tous guéris, tous « purifiés » mais un seul sauvé...et c'est le Samaritain, qui n'est pas de la bonne foi...)

4. Tension fidélité-nouveauté : Offrir des lectures bibliques dans la fidélité au sens mais la nécessaire infidélité au texte là où il paralyse

Des infidélités pourtant fidèles à l'Evangile

Une périlleuse épreuve de fidélité se joue dans la nécessaire infidélité au texte. La Bible n'est pas répétitive mais inspirante, et il ne s'agit pas d' « imiter », mais de se laisser « conformer » à l'Evangile de JC.

Des infidélités sont nécessaires au nom de cette fidélité à l'Evangile de JC, et ne furent pas décidées dans les textes du NT : refuser toute « guerre sainte » (et toute guerre) ; la polygamie ; l'esclavage ; modifier la conception sur les femmes et sur les étranger-e-s. C'est l'Evangile lui-même qui, poussé plus loin que l'époque biblique, inspire ces infidélités qui sont en réalité épreuve de fidélité à l'œuvre divine.

Des infidélités sont légitimes comme le lavement des pieds qui avait son sens dans la culture du Moyen Orient, mais aujourd'hui serait plus significatif dans une action qui

fasse davantage sens. Ou l'enterrement, si exclusif pour le judaïsme et l'islam, qui aujourd'hui peut être une incinération.

Prenons pour test de fidélité un enjeu central de la vie chrétienne : la sainte cène. Elle est née d'infidélités légitimes et même finalement d'une infidélité nécessaire que fut le passage du judaïsme au christianisme.

Parce que nous célébrons ce que Jésus a donné à ses disciples mais non le repas que ses disciples ont connu avec lui, sinon il faudrait « reproduire » la Pâque juive avec des accents chrétiens. Or il ne s'agit pas de reproduire mais d'en poursuivre le sens donné par JC. Et ce n'est pas nouveau dans l'histoire, puisque le sens premier remonte au récit de la sortie d'Égypte :

- La première étape fut le repas des Hébreux dans la nuit de la sortie d'Égypte, avec la libération de la captivité et la vie nouvelle.
- La deuxième étape est la reprise de cet événement tous les ans à la Pâques juive, devenue rite de mémoire actualisante – et c'était déjà une « infidélité », puisque c'est un rite institué, avec des prières, une mémoire, et une promesse, différentes de la réalité du peuple hébreu : on ne part pas pour la Terre promise d'autrefois, mais on dit « l'année prochaine à Jérusalem » - au sens du Royaume. Et pourtant l'infidélité est tout à fait fidèle, puisqu'on célèbre l'œuvre de Dieu, le salut et la vie nouvelle promise. Le sens théologique demeure mais la célébration est modifiée.
- La troisième étape est le repas que Jésus de Nazareth a pris avec ses disciples, la nuit avant sa mort, moment unique, au croisement entre la Pâque juive et une « infidélité » toute nouvelle : le repas du Séder, Jésus en fait le don de « son » corps et « son » sang.
- La quatrième étape fait du repas de Jésus le Repas du Seigneur JC : le don de toute sa vie et sa personne, présenté en partage (puisque l'accent est là), et de manière à réunir les croyants autour de ce don.

La pointe de cette démonstration est de montrer qu'il y a une profonde fidélité dans les apparentes infidélités : la ligne théologique est profondément la même, puisque c'est la libération offerte par le Dieu sauveur : libération de tous les esclavages et ultimement de la mort. Et pourtant dans la célébration elle-même il y a des infidélités – notamment le saut du judaïsme au christianisme, réalisé dans la manière dont Jésus transmet le sens du repas à ses disciples – c'est au fond un scandale théologique qu'un homme ait modifié ainsi le rite millénaire ! Mais pour nous chrétiens c'est l'autorité même du Maître qui offre le sens du salut pour les non-juifs – donc infidélité indispensable. Mais qui ne pouvait que venir de lui et non de nous, donc c'est un Repas qui n'est pas simplement à option ou transformable selon nos fantaisies, puisqu'il met en jeu le sens même du salut.

Des infidélités sont *problématiques*, comme l'abandon du Notre Père, alors que c'est un ordre de Jésus (« vous donc priez ainsi »), ou la raréfaction de la sainte cène

et nos difficultés protestantes à lui donner sa pleine mesure, alors que Jésus demande : « Faites ceci... ».

Les partages bibliques peuvent ici mettre en scène différents points de vue par ex. Gerd Theissen dans ses prédications refait le procès de Caïn avec débat entre les protagonistes. Il fait discuter le troupeau après le départ du berger à la recherche du 100e mouton. On peut donner la parole perdue à chaque fils de la parabole des deux fils, avec pour finalité de découvrir les postures interprétatives.

Ou tester des textes avec différentes coupures, et le sens tronqué qui est induit : lire le récit du déluge sans l'arc-en-ciel, imaginer différentes fins au récit d'Abraham sacrifiant. Rédiger ce que fera le fils aîné à la fin de la parabole, puis discuter le choix du rédacteur biblique et ses motivations.

5. Tension identité – altérité : Tenir nos postures confessionnelles en consolidant les passerelles de partage, de dialogue, de débat et de célébration partagée

Une diversité pourtant liée : l'identité par la confrontation à l'altérité

Entre les Eglises se poursuit depuis des siècles la quête œcuménique, qui met à l'épreuve l'identité par la confrontation à l'altérité et déclenche nombre de crises en lien avec les défis sociaux. A tel point que vu de l'extérieur, même le christianisme apparaît comme idéologie de potentielle radicalisation à neutraliser (selon le bon mot de Laurent Gzybowski : la « neutralité comme neutralisation »). La responsabilité des Eglises est de manifester tout au contraire leur potentiel d'humanisation par l'intelligence de la foi à l'aide de partages de textes générateurs de relations.

Une éthique et pourtant non une morale

Les questions éthiques génèrent actuellement les plus grandes tensions et divisions. Pourtant, si l'éthique est si sensible, pourquoi est-elle seulement séparatrice lorsqu'il s'agit d'éthique sexuelle et familiale, et bien trop rarement d'éthique politique ? Aux USA les liens se nouent ou se déchirent autour du refus de l'avortement, ce qui est certes grave... mais pourquoi des Eglises si sensibles aux « petits » n'eurent-elles pas de difficultés à soutenir un président dont l'immoralité est criante ? A l'inverse, lorsque l'éthique est tellement coulée dans le moule social, la posture tierce n'est pas assez tenue (cf. l'enjeu de la mort assistée où les Eglises réformées en Suisse ne discutent pas critiquement).

La facilité des réponses binaires : vrai ou faux, bon ou mauvais, est tout à fait contraire aux réalités bibliques et humaines ! La tension du « pourtant » est perdue. Des mises en situations, comme les propose par ex. Ferdinand von Schirach dans ses romans et films, ouvre l'espace de débat et permet de faire valoir les critères bibliques – dans des questions que la Bible ne connaissait pas encore...

Des Eglises d'exigence, non de solutions ou de simple pacification

Dès lors que l'éthique dépasse l'individu et concerne tout une communauté, la question est aussi : quel type d'Eglise voulons-nous manifester aux contemporains ? Là encore je plaide pour la franchise de la complexité. Le rôle des Eglises n'est pas d'apporter des « solutions » ni un réconfort naïf, ni une pacification à bas prix. L'Europe fut terre des Lumières, et la Réforme y a contribué. Il est du devoir des Eglises de résister aux résolutions simples et binaires des difficultés de l'existence. Leur capacité d'analyse fera d'elles des partenaires nécessaires dans les débats socio-politiques encore plus complexes (écologie, guerres et violences dans les pays du sud, transhumanisme et tentations d'eugénisme génétique...). Nos Eglises ont ici une expertise à manifester (ex : les discussions autour de la posture de la non-violence dans les Eglises mennonites : cette posture demeure-t-elle tenable dans les injustices que seule la force peut faire cesser ?)

La finalité partagée – et pas seulement en Eglise – demeure l'humanisation de l'être humain, qui est glorification de l'œuvre de Dieu. L'incroyable de la créature qu'est l'humain est la capacité d'aller au-delà de l'instinct de survie pour soi, au-delà de la simple perpétuation de l'espèce, au-delà de la protection – pour l'altruisme – l'amour du prochain.

Il n'y a pas d'explication à cette capacité humaine de l'amour du prochain.

C'est la plus-value de l'humanité ; son exigence est condition de l'humanisation de chaque Eglise.

Et « convergence de vocation » avec les autres religions ((Haïm Korsia, Grand Rabbin de France)

Elisabeth Parmentier